

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 44

Artikel: Le mariage dans le grand monde
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195198>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Victor Hugo a appelé Paris la ville-monde. Mais quelle cité mérite mieux ce nom que Londres, véritable province complètement occupée par les maisons! Comme elle n'a ni fortifications, ni limites d'octroi, on ne peut dire où elle commence, on ne peut savoir où elle finit. Sur une longueur de plus de vingt kilomètres en ligne droite (distance de Genève à Nyon), le piéton ne voit qu'une agglomération de maisons, d'usines, de villages qui s'ajoutent les uns les autres pour former l'immense ville. En prenant la moyenne des différentes évaluations, on peut lui donner une superficie d'environ 320 kilomètres carrés, dépassant par conséquent de un septième celle du canton de Genève. Mises bout à bout, les rues de Londres formeraient une avenue qui s'étendrait, en ligne droite, de Genève à Péking, à travers l'Europe et l'Asie.

A aucune époque de l'histoire, on n'a vu une pareille masse d'hommes réunis en un même point de la Terre. Combien peu de chose étaient les cités si fameuses de l'antiquité, Memphis, Babylone aussi bien que Rome, relativement à la foule de quatre millions et demi d'individus, qui se presse dans la capitale anglaise. A la population du Danemark (y compris l'Islande) et de la Serbie, il faut encore ajouter celle du Monténégro, pour atteindre ce chiffre énorme. Un auteur a fait remarquer que Londres renferme plus d'Écossais qu'Edimbourg, plus d'Irlandais que Dublin, plus de catholiques que Rome et plus de Juifs que toute la Terre-Sainte. La seule colonie des Tziganes compte à Londres plus d'individus que la ville de Genève n'a d'habitants.

Et l'on se demande où ce phénomène de concentration de tant d'hommes en un seul lieu s'arrêtera, car Londres augmente de jour en jour. Comme une tache d'huile, elle s'étend sur la campagne voisine, englobant, les uns après les autres, les villages et les villes, jadis complètement distincts de la grande cité. On a calculé qu'elle s'accroît chaque jour, en moyenne, d'un village de 250 habitants, c'est-à-dire d'une maison par heure.

Au point de vue du mouvement de sa population, Londres est bien le type accompli de ces grandes villes qu'a créées la civilisation moderne. De même que Paris, Berlin, Vienne, New-York et tant d'autres cités, elle reçoit un cortège ininterrompu d'immigrants et agit, sur le reste du monde, comme un sucoir d'épuisement. C'est un fait reconnu que, dans l'Europe occidentale, l'augmentation de la population profite principalement aux grandes agglomérations urbaines qui ne cessent de s'accroître, tandis que les campagnes tendent à se dépeupler. Chacun se sent attiré vers ces fournaises humaines où l'on croit trouver, à défaut du bonheur et de la santé, des jouissances plus intenses et plus variées. Tout le monde sait qu'on vit beaucoup plus facilement avec un revenu annuel de 5,000 fr. en basse Bretagne qu'à Paris; on peut s'y procurer avec cette somme, comme le dit M. Yves Guyot, plus de pommes de terre, de blé noir, de cidre, de poulets. Mais allez conseiller à un Parisien d'émigrer en Bretagne, il vous prendra pour un fou. En basse Bretagne, il mourra d'ennui, tandis qu'à Paris, il se sent vivre.

Plus que toute autre cité, Londres possède les avantages et les défauts de ces concentrations artificielles d'êtres humains. Par ses

écoles, ses bibliothèques, ses musées, ses galeries de tableaux, le travail intellectuel dans tous les domaines y est sans cesse sollicité. Le *British Museum* renferme peut-être les collections les plus précieuses du monde entier; l'archéologue peut y étudier les antiquités de l'Égypte d'une manière aussi approfondie que s'il faisait le voyage d'Orient; l'érudite y trouve une bibliothèque de plus de 1,300,000 livres et manuscrits. Le musée de South Kensington concentre des richesses d'une valeur inestimable. Celui des Indes renferme à la fois la collection, unique en son genre, rapportée d'Asie par le prince de Galles, et les trésors amassés par la fameuse compagnie des Indes.

Londres occupe le premier rang dans le monde comme marché de capitaux, comme ville de commerce et comme port. C'est l'entrepôt central de la terre. Les navires y apportent des marchandises de tous les points du globe et les réexpédient dans toutes les directions. Voulez-vous n'importe quelle marchandise rare ou abondante? la désirez-vous à des prix exceptionnellement bas et en grande quantité? Adressez-vous à un commissionnaire londonien. Il consulte ses journaux qui lui indiquent les entrées et les sorties des navires, le mouvement des entrepôts, et, bientôt après, il vous fait expédier par le premier voilier ou paquebot, la marchandise demandée.

Les banquiers de Londres ont pu, grâce à la masse des capitaux dont ils disposent, prêter à tous les gouvernements, mettre en œuvre les mines de l'Amérique du Sud, construire les chemins de fer du Brésil, de la République Argentine, du Chili, établir la télégraphie sous-marine. Sur toute la terre, des millions d'hommes travaillent à les enrichir.

Cette affluence de capitaux facilite le commerce et permet la constitution de puissantes compagnies. J'ai eu l'occasion de visiter le comptoir central d'une grande société coopérative. C'était vraiment étonnant. Un immense édifice était rempli de la cave au grenier de toutes les marchandises possibles. On y trouvait de quoi habiller un gentleman et une lady des pieds à la tête, de quoi monter leur ménage et meubler leur appartement. J'ai visité les entrepôts de la compagnie, les magasins de dégustation des vins, des thés et des cafés, les salles à manger pour l'énorme personnel, et d'autres salles destinées aux réunions des actionnaires. Et notez qu'il s'agit là d'un seul comptoir, que la compagnie en possède plus de vingt autres semblables en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Europe, en Amérique; qu'elle a cinq grands navires pour faire ses transports, des plantations de thé et de café dans l'Extrême-Orient, des ateliers dans plusieurs villes anglaises, que sais-je encore?

Le commerce est la vie de Londres. Nulle part au monde, sauf peut-être aux États-Unis, il ne se dépense en annonces des sommes aussi fabuleuses. Le *Times* et les autres journaux en ont, tous les jours, des dizaines de colonnes. Les murs d'une foule de maisons, en particulier des gares, sont couverts d'immenses placards de toute couleur, au moyen desquels les grandes maisons de commerce se font une guerre acharnée. Chacun connaît ce qu'on peut appeler « la lutte des moutardes. » Les deux principaux fabricants de moutarde, Keen et Colman, se font une con-

currence passionnée. L'un couvre les murs d'affiches peintes en jaune sur un fond noir, l'autre, d'affiches peintes en noir sur un fond jaune. Partout où l'un a placé un placard, l'autre en fait mettre un second à côté, au-dessus ou au-dessous. Les approches de toutes les gares se font reconnaître, même à 200 et 300 mètres de distance, par les affiches concurrentes qui se succèdent alternativement. A la station Victoria, je n'ai pas compté moins de 17 placards de chaque espèce.

Mais tout ceci n'est rien encore. Tout Anglais vous dira que, si vous voulez vous faire une idée du prodigieux mouvement commercial de Londres, il faut visiter les *docks*. On appelle ainsi de grands bassins communiquant avec la Tamise par des portes-écluses, au moyen desquelles l'eau s'y maintient toujours au même niveau, ce qui permet de faire en tout temps le chargement et le déchargement des navires. Les *docks* sont entourés de magasins à plusieurs étages, servant d'entrepôts. La visite des *docks* commence par la douane qui n'entretient pas moins de 2000 agents; une salle spéciale renferme un certain nombre de spécimens d'objets ayant servi à faire la contrebande; par exemple, un gros in-folio dont les pages sont remplacées par quelques douzaines de cigares; une crinoline aux ressorts de laquelle sont accrochées des vessies remplies d'excellente eau-de-vie ou de vin d'Espagne; une miche de pain renfermant, au lieu de mie, quelques livres de tabac, etc.

Les caves forment une étape intéressante. A condition d'avoir la tête solide, on peut y déguster tous les crus du monde, du Bordeaux au vin d'Australie, et du Johannisberg au fameux Constance. Mais bien peu de visiteurs sortent victorieux de l'épreuve.

Quant aux magasins bondés de ballots, de caisses, de barils, ils constituent le meilleur musée de géographie commerciale qui se puisse imaginer. Ils renferment des quantités considérables de toutes les marchandises de la terre, parmi lesquelles il en est qu'on ne peut se procurer qu'à Londres. Et sur les quais, dans les entrepôts, c'est un fourmillement d'êtres humains, formant une foule bigarrée, étrange, appartenant à toutes les races du globe.

Londres est unique par les facilités qu'elle offre au financier, au négociant, à l'armateur, unique aussi pour le mouvement prodigieux de ses voitures, de ses omnibus et de ses chemins de fer. Mais, à côté de ce déploiement inouï de richesses, que de contrastes dans les conditions d'existence des individus, que de misères, que de hontes! Il semble que toutes les inégalités sociales, tous les vices s'y sont donné rendez-vous.

W. ROSIER.

Le mariage dans le grand monde.

Un éminent journaliste russe, le prince Metchersky, qui appartient à l'aristocratie, vient d'esquisser une nouvelle physiologie du mariage dans le grand monde pétersbourgeois. Et comme elle n'est pas seulement applicable à son pays, mais à bien d'autres, nous croyons devoir la reproduire:

« Mon ami Tioutcheff disait, il y a déjà longtemps: la jeunesse d'autrefois

brûlait, celle d'aujourd'hui ne fait que fumer!

» Autrefois, quand un mariage était conclu, on ajoutait cette phrase sacramentelle: *ils s'aiment depuis trois ans*. Aujourd'hui, cette phrase n'a plus cours. Les mariages se bâclent après un ou deux mois de flirtation, et personne n'exige qu'on parle d'amour. Une autre phrase a pris la place de la première; on dit aujourd'hui: *ils ont l'air de se convenir*.

» Et quand ils ont prononcé ces mots, les parents ont conscience d'avoir fait leur devoir pour assurer le bonheur de leur fille.

»... Ils ne disent pas même: « Ils se conviennent », car ils ne sont nullement sûrs que sous le dais s'uniront deux êtres faits pour s'entendre. Ils savent très bien que le mariage s'est bâclé de la façon suivante: le fiancé de son côté, la fiancée du sien, ont réfléchi un tantinet: « Me va-t-il? » — « Me va-t-elle? » On a causé avec papa et maman qui ont dit: « Nous n'avons rien contre, pourquoi pas? » Et le mariage est conclu.

» Bref, la devise du mariage d'aujourd'hui est: « Mieux vaut celui-là que point; mieux vaut celle-là que personne. »

» Est-ce un bien, est-un mal?

» Il va sans dire que dans ces mariages-là il n'y a point de place pour la poésie; il n'y a ni des Paul ni des Virginie, mais en notre siècle il me semble que cet état d'âme apathique, au moment du mariage, est précisément ce qu'il faut.

» Si les jeunes gens se conviennent, tant mieux! S'ils ne se conviennent pas, ils iront chacun de leur côté sans comédie et sans drame... Il n'y avait pas de passion ni d'illusions à perdre... Les divorces se font aussi tranquillement que les mariages, et la vie reste une mare d'eau stagnante qu'aucun vent ne ride ».

On homme à precauchon.

Lè precauchons sont adé bounès à preindrè; faut mi trào què trào pou; mà tot parà s'on vâo trào tsouyi oquiè que n'èin a pas fauta, cein fâ rirè lo mondo.

L'est bin su què quand lo teimps bargagnè et qu'on a dâo fein étai, qu'est dza bin ressuvi, sé faut dépatsi dè l'eintsi-renâ po cein qu'on iadzo amouellâ pâo mi résista à la pliodze.

L'est assebin coumeint quand 'na fenna a sa buia quasu chetse; se coumeincè à pliovegni, l'a couaite dè traci la rappertsi, kâ se la faut ramassâ depoureira po la remetrè lo leindéman su lo cordé, c'est tot on comerce.

Mâ y'èin a que vont pi on bocon liein avouè lào precauchons:

On citoyein que volliâvè reteni lo tàì dè sa grandze étai z'u pè la tiolâire po

vouâiti dè la tiola et l'einvouè ion dè sè valets la queri avouè lo tsai po que le sâi presta po quand lo tatèret sarâ quie.

Quand lo tsai arrevâ, on lo détserdzâ que dévânt, et lo teimps coumeincivè à bargagni; l'einludzivè et y'avâi dâi gros niolans.

— Quinnès ballès tiolès! fâ lo pére que lè vouâitivè einvouâ lo long dâo mouret; l'est pi damadzo dè lè laissi à l'air dâo teimps, ka n'èin onna rolhie bintout!

Et tot per on coup lài vint on idée.

— François! se criè à ion de sè valets, va derè à la mère que le tè baillâi lo clliorâ po couvri clliaò tiolès, kâ sarâi foteint dè lè laissi dinsè à la pliodze.

Dinsè de, dinsè fé; et lè tiolès furont à la chota.

A la vesita d'écoula.

C'étai lo dzo dè la vesita. La coumechon dâi z'écoulès, lo ministrè et dou municipaux étiont z'u à l'écoula po vairè se lè z'einfants aviont bin recordâ tandi l'hivai, et se lo régent lè z'avâi bin éduquâ. Quand cein vegne qu'on fe récitâ lo livret, on demandâ ao petit bouébo à ion dâi municipaux qu'étâi quie:

— Combien font deux fois deux?

— Cinque! repond lo bouébo, sein quequelhi.

— Eh bin, n'est pas tant mau repondu po on bouébo dè cé adzo, fâ ion dè la coumechon dâi z'écoulès, que volliâvè fèrè pliési ao pére et que n'étâi pas destra foo po tchiffra; dein ti lè cas, ne s'est trompâ què dè dou!

Un calembour de Napoléon I^{er}.

L'empereur revenait de l'armée, où il avait obtenu de nombreux succès. De tous les côtés pleuvaient titres, décorations, grades, promotions. Le maréchal Lefebvre fut un de ceux qui, dit-on, eurent la plus belle part des faveurs méritées.

Très peu de jours après la prise de Dantzick, l'empereur, voulant reconnaître les services et la valeur dont ce maréchal avait fait preuve à la prise de cette place, l'envoya chercher à six heures du matin. Celui-ci accourut aussitôt et fit prévenir l'empereur de son arrivée.

Napoléon était occupé à travailler avec le prince Berthier.

— Ah! ah! dit-il, je vois avec plaisir que *Monsieur le duc* n'a pas été long à faire sa toilette.

Et se retournant du côté de l'officier d'ordonnance de service:

— Allez dire au duc de Dantzick que je ne l'ai fait appeler de si bonne heure que pour avoir le plaisir de déjeuner avec lui ce matin.

— Mais, sire, reprit l'officier d'ordon-

nance, je prendrai la liberté de faire observer à Sa Majesté que la personne qui est là et qui attend ses ordres n'est pas un duc: c'est le maréchal Lefebvre.

— Monsieur, répliqua Napoléon, lorsque je fais un *duc*, le prenez-vous pour un *conte*?

L'officier, déconcerté par ce jeu de mots, était resté interdit. L'empereur, s'en étant aperçu, reprit en souriant:

— Allez, allez, monsieur, et dites au *duc de Dantzick* que dans dix minutes nous allons nous mettre à table.

En effet, le maréchal ayant été introduit, déjeuna avec l'empereur et le major général. Le repas ne fut pas long, comme d'habitude, et lorsqu'on eut quitté la table, Napoléon ouvrit une espèce de nécessaire qui était sur sa cheminée, y prit un paquet et, le donnant au maréchal, il lui dit:

— *Duc de Dantzick*, je vois que vous aimez le chocolat, en voici d'excellent...

Après quoi, il lui serra la main en ajoutant:

— Au revoir, *monsieur le duc*.

De retour chez lui, le maréchal, qui ne comprenait rien à ce titre de *duc* dont Napoléon venait de le gratifier, ni au cadeau qu'il venait de lui faire, soupçonna quelque surprise dans le paquet qu'il avait dans sa poche; l'ayant ouvert, il y trouva, avec le brevet qui lui concédait le nouveau titre, 300,000 francs en billets de la Banque de France.

(*La France*.)

Favey et Grognuz

à Yverdon.

XXI

Nos bienheureux dormeurs ne sortirent du lit qu'à neuf heures du matin. Favey, se frottant les yeux, dit en mots entrecoupés par un long bâillement:

— Je croyais que nous étions encore à Yverdon.

— Moi aussi, fait Grognuz; c'est que le matin on est toujours comme ça un peu entoupiné... As-tu faim?.. Voulons-nous déjeuner à l'hôtel?

— J'ai pas plus faim que le pain. Y faut d'abord aller prendre l'ai.

Un quart d'heure plus tard, ils quittèrent leur chambre et descendaient au rez-de-chaussée par le petit escalier qui conduit à la salle du café, où de matineux cochers de fiacre croquaient d'appétissantes salées, arrosées de petit blanc.

— Eh bien, fit Grognuz, je ne mange ordinairement pas le bon matin, mais ces salées me feraient assez envie; prenons en voir une ou deusse... Voulez-vous nous donner quelques salées, Madame, si elles sont chaudes.

— On vient de les apporter, Monsieur... Voilà.

— C'est vrai, elles sont justes à point.

Et nos compagnons les attaquèrent